

## Chapitre 1 - Strasbourg

### Octobre 2003

J'ai longtemps cherché le nom sur les boîtes aux lettres du hall d'entrée. L'une après l'autre, en commençant par le haut. J'étais troublée par la perspective de cette rencontre tant attendue, inespérée.

C'était à Strasbourg, plus exactement la banlieue ouest. Difficile de se situer dans cette ceinture où les immeubles sont liés par une structure hexagonale en nid d'abeilles. Celui que je recherchais était logé là, comme d'autres migrants, là où la mixité sociale est visiblement en échec. Une sorte d'espace colonial, à la marge, qui rattache ces tout nouveaux habitants à l'histoire de la France et de l'Europe. C'est toujours un peu l'habitat qui construit le cliché raciste. Où que l'on soit, c'est le quartier qui poursuit son locataire pour lui coller une étiquette xénophobe : « Attention risque ! » chez le Maghrébin ou « Danger collectif ! » pour l'Asiatique. L'homme habitait la 3<sup>e</sup> grande tour. Le hall de l'immeuble semblait dans l'obscurité, peut-être habituelle. Un type s'est avancé du néant en dansant légèrement, en jogging, lunettes noires et casquette renversée, totalement indifférent à mes salutations, à ma recherche. Était-ce les lunettes qui le rendaient aveugle ?

Il apparut et disparut, comme on vit probablement ici, dans la mort du cœur, pour se replier sur une communauté plus ou moins factice.

Et, ce fut à l'aide d'une torche et de contorsions que je réussis à lire le patronyme tamoul sur la boîte aux lettres : Poninbalham Sandana, appart. 205. L'ascenseur en panne, j'ai gravi lentement les escaliers en évitant de glisser sur les canettes. Les graffitis du couloir, plutôt sympas, se succédaient depuis le rez-de-chaussée jusqu'en hauteur en une interminable frise d'anaphores : *Nique l'État, Nique les keufs, Nique l'usine, Nique Carrefour, Nique l'école, Nique Chirac, Nique Le Pen et curieusement, Nique moi, Nique toi !* Et cela continuait aux étages supérieurs avec une ribambelle de prénoms. J'avais bien attendu avant de sonner au numéro 205.

Tout cela avait pris presque deux années de recherche à Sri Lanka pour s'achever ici en Alsace ce début d'octobre 2003. Arrivée à Roissy sous la pluie quelques heures plus tôt, j'avais conduit toute la journée en retrouvant le plaisir de passer des vitesses et d'écouter du classique à la radio. Quand on a pris l'habitude de conduire une automobile à Colombo, on trouve les routes européennes bien silencieuses et monotones. Le son de l'essuie-glace rythmait la musique et les kilomètres défilaient. La voix péremptoire du GPS me sortait régulièrement de ma rêverie. C'est le Requiem de Fauré qui raviva en moi cette joie qui perlait lentement comme pour annoncer une belle fin, une histoire

heureuse, une aspiration à un bonheur définitif. Quelques jours plus tôt, l'OFPRA<sup>1</sup> n'avait mis aucune difficulté à me communiquer les coordonnées de celui que je n'avais encore jamais vu, hormis en photo : Sandana, Sandana Poninbalham ! On peut traduire ce nom qui résonne comme une percussion par l'Homme Impétueux, alias Shiva pour les hindouistes. Le premier secrétaire à l'Ambassade de France à Colombo m'avait remis son adresse avec un sourire radieux : « Tu vois, ton directeur de l'Alliance française de Jaffna n'est pas mort. Je l'ai retrouvé, ton Sandana ! Il vit avec sa fille à Strasbourg, le quartier de Haute pierre ! Ça doit drôlement le changer, quand même, de l'Alliance française de Jaffna<sup>2</sup> ! ». L'Alliance française<sup>3</sup> : une grande et belle promesse faite au XIXe siècle aux cultures du monde pour épouser la philosophie des Lumières. Mais pour Jaffna, territoire tamoul, c'est la guerre qui a éteint les lumières et dévasté l'Alliance. Et Sandana, toujours vivant.

À Sri Lanka, j'avais appris à le connaître. Pourtant disparu, Sandana Poninbalham était devenu omniprésent, à travers son courrier, par les récits qu'il avait écrits, les photos et les propos des survivants. La guerre laisse toujours son lot de traces, même dans les conflits à huit clos, hors des media. Un photomaton me

---

<sup>1</sup>Office français de protection des réfugiés et apatrides

<sup>2</sup>Jaffna, est une ville située au Nord du Sri Lanka sur la péninsule

<sup>3</sup>Les Alliances sont des instituts dont la mission est la promotion de la langue et de la culture française

restait plus précisément en mémoire. Sandana, c'était Omar Sharif ou plutôt le Docteur Jivago, avec des yeux lumineux, un sourire doux sur un visage viril. Je fus frappée d'admiration. Nous avons bien sûr une dette envers lui ! Celle d'abord d'une solidarité entre collègue et responsable de l'Alliance française et puis celle aussi que lui doit la culture, la culture française. Le retrouver en France pendant cette période de cessez le feu et après toutes les atrocités que l'on a pu compter par dizaines de milliers - morts sur les champs de bataille, disparus, assassinés, mutilés - pour moi, c'était apporter du sens à cette accalmie dans la guerre. Et puis le voir enfin, l'entendre, lui sourire, pour la première fois. Peut être l'embrasser.

En grim pant les marches, le doute qui me taraudait refit surface. Et pour lui ! Quel intérêt finalement a cette rencontre ? Lui apporter des excuses ? « Bonjour Sandana, on a bien reçu votre S-O-S en tant que responsable de l'Alliance française de Jaffna. Mais, désolé ! Lorsque les forces gouvernementales ont pris la ville, on n'a rien pu faire pour vous sauver. Aujourd'hui, on est prêt à vous aider et à reprendre le contact ! » Ridicule, naïf, intrusif, j'allais trop loin ? Quel intérêt ? Pour moi, oui, je soignais mon ego : « J'ai retrouvé Sandana, il n'est pas mort ! » Et pour faire quoi ? Lui expliquer notre objectif, la réouverture de l'Alliance française ? Un gage de plus vers la paix ? Mais personne n'a pu empêcher la guerre hier ! Alors pourquoi le relancer aujourd'hui ? En quoi, cela pouvait-il encore

l'intéresser après toutes ces années ? Lui, qui a vécu dans la peur, peut-être encore maintenant et aussi demain. Lui faire revivre ces drames ? Les razzias sur Jaffna, les pogroms, les incendies des milices paramilitaires, les bombardements de l'armée gouvernementale et aussi les diktats des ultras du LTTE<sup>4</sup> ? Imaginer la possibilité d'un avenir radieux avec ça en mémoire ? Tout ça m'apparut soudain précipité et complètement ridicule.

En découvrant Sandana, qu'allais-je bien pouvoir lui dire ? Lui apporter ? Pourquoi vouloir le rattraper avec une telle volonté ? Lui parler du cessez-le-feu et du retour possible à Jaffna ? De l'estime que je lui porte ? Du respect pour son travail à l'Alliance ? De son écriture qui me touche avec ses récits délicats et son empathie pour ses personnages ? Ou plus franchement, lui avouer une admiration troublante !

Sandana Poninbalham avait survécu à la guerre. Il était en paix maintenant avec sa fille en France. Que faire de plus ?

J'allais redescendre l'escalier lorsque des pas et du bruit se firent entendre dans l'immeuble. La porte d'entrée du 205 s'ouvrit, laissant échapper un filet de lumière.

---

<sup>4</sup> Sigle Liberation Tigers of Tamil Eelam, organisation indépendantiste